L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 5 juillet 1910.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin	80	24
Midi	85	25
3 P. M.	92	30
6 P. M.	90	29

Notre Compagnie de chemin de fer urbain et ses employés.

Les pourparlers qui se poursuivent depuis plusieurs jours entre la Compagnie du chemin de fer de notre ville et ses employés n'ont encore abouti à aucun résultat, bien que de part et d'autre des propositions aient été faites visant à une entente.

La question se règlera, on n'en saurait douter; mais il serait préférable pour tout le monde qu'elle se réglât avant toute rupture entre les parties en présence, à cause d'abord de ces parties dont les intérêts seraient les premiers en souffrance, et du public ensuite qui, si le service des chars était interrompu ou se faisait avec l'aide de ce que l'on appelle des "scabs" ou des "strike-breakers" sous la protection de la police ou de la milice, en serait très incommodé.

La ville a pris beaucoup d'extension depuis quelques années; elle s'est étendue dans toutes les directions, et les maisons nouvelles très distantes du centre de la cité ne sont habitables qu'à la condition que les chars fassent leur service régulier. Un chemin de fer dans une grande ville comme la Nouvelle Orléans est une nécessité publique.

La dernière grève des employés de notre chemin de fer est trop récente pour qu'on en ait perdu le souvenir. On se rappelle les ennuis que subirent les gens que leurs affaires appelaient en ville tous les jours, et les ennuis plus grands encore que subirent les grévistes eux-mêmes, ceux qui avaient des familles à nourrir et qui, ayant abandonné leur emploi, étaient forcément privés de leurs salaires.

Une corporation souffre moins d'une grève que l'ouvrier qui vit de son travail au jour le jour; il n'y a que les intelligents, les gens dont la raison reste fermée à tout raisonnement qui ne comprennent pas cela.

Le Capital et le Travail sont des facteurs bien différents, mais qui doivent se soutenir l'un l'autre, qui doivent se comprendre, faire bon ménage au lieu de s'antagoniser. Pour cela, il convient que chacun apporte dans leurs relations mutuelles, de la mesure, de la modération dans ses appétits. La grève de Philadelphie, il y a quelques mois à peine, a malheureusement trop duré; elle aura, il faut l'espérer pour les employés du chemin de fer de notre ville, une utile leçon, car non seulement les grévistes de Philadelphie ont-ils été privés de leurs moyens d'existence pendant de longs jours, mais des scènes de désordre très regrettables ont eu lieu, suivies dans bien des cas d'effusion de sang.

La situation qui nous est faite se terminera à la satisfaction de tous, nous en gardons l'espoir. La compagnie fera toutes les concessions possibles; dans cette voie cependant elle ne devra pas franchir la limite que lui imposent ses ressources, si elle ne veut pas faire banqueroute; et ses employés se contenteront de ce qui leur sera accordé si c'est dans cette limite du possible.

Les grèves sont toujours regrettables, parcequ'elles créent des sentiments qui rendent désagréables les relations entre les corporations et leurs employés: et en fin de compte c'est le pauvre qui en souffre.

Les Danseurs.

Les danseurs russes ont si bien émerveillé le public qu'ils ont amené une réaction en faveur des rôles d'hommes dans les ballets.

Depuis longtemps, une défaveur s'attachait à ce rôle; on avait quelque peine à admettre les pointes, les entrechats et les voltes d'un homme sur la scène. On semblait croire qu'il ne pouvait faire que de l'acrobatie pour excuser son rôle; on le trouvait ridicule s'il déployait des grâces. Bref, on réservait de plus en plus aux femmes tous les mérites de la danse et, autant que possible, on remplaçait l'homme par une femme en travesti.

Peu à peu les maitres de ballets eux-mêmes sont remplacés par des femmes. C'est ainsi que M. Hansen, mort en 1907, a été remplacé à l'Opéra par Mme Stuehel, qui est d'ailleurs une femme remarquable dont les idées sont toujours heureuses. Un homme cependant, M. Girodier, est second maitre de ballet, et M. Domengie est le régisseur de la danse.

L'Opéra compte encore, comme premiers danseurs, MM. Cleret, A. Anselme et G. Ricaux; comme seconds danseurs, MM. Javon, Féconille, Milhet et Thomas. M. Raymond remplit le rôle de mime. On voit que la carrière n'est pas désertée et qu'elle peut facilement recevoir un lustre nouveau, si le public revient de ses préjugés à cet égard, comme on peut le croire.

L'homme n'est pas fait pour la grâce, on ne saurait en douter; il peut cependant, dans la danse, montrer plus de souplesse nerveuse que la femme et montrer une mimique savante, une noblesse d'attitudes et une adresse qui donnent toute l'importance à son rôle. Sans aller jusqu'à l'acrobatie, il peut certains tours de force dont la femme est incapable, et le mérite apparait dans la mesure exacte et l'harmonie avec le sujet.

Lorsque Louis XIV fonda l'académie de danse, il déclara dans l'acte de fondation que la danse était utile aux hommes non seulement pour développer chez eux l'adresse et le maintien, mais encore pour préparer des hommes de guerre.

Ce serait peut-être beaucoup que d'exiger des soldats qu'ils sachent danser et faire des entrechats; ce qui est certain, c'est que presque tous les danseurs célèbres ont vécu très vieux: Gaétan Vestris est mort à près de quatre-vingts ans; son fils, Auguste Vestris, est mort à cent deux ans; Noverre est mort à quatre-vingt-trois ans; Petitpas, mort vers 1898, avait près de quatre-vingts ans, et son frère, qui est encore maitre de ballet honoraire à Saint Pétersbourg, a près de quatre-vingt quinze ans; Louis Mérante est mort en 1887, mais son frère, Francis, qui avait fait sa carrière en Italie, est mort à près de cent ans, vers 1902, à Notre-Dame de Bon Secours, près de Rouen.

Que les jeunes se le disent: la danse fait vivre longtemps. Tel premier danseur, comme Gaétan Vestris, reparut sur la scène pour le cinquantenaire de ses débuts, recueillant encore les applaudissements du public à l'âge de soixante et onze ans.

Les premiers ballets, au temps de Louis XIII et même sous XIV, furent souvent bouffons ou cérémonieux. S'ils n'étaient pas comiques, ils étaient empesés. On voyait des danseuses avec d'immenses robes à panier et des danseurs embarrassés dans de grandes et somptueuses étoffes. Le Roi dansait devant la Cour, mais avec majesté et en costume splendide. On dansait sous le masque, et comme la mimique jouait un grand rôle, elle perdait tout ce que la physionomie ne pouvait exprimer.

Ce fut Vestris Ier, Gaétan, le beau Vestris, né à Florence en 1729, mort à Paris en 1808, qui osa, le premier, en 1770, dans le ballet de "Médée et Jason", danser sans masque et supprimer les accoutrements ridicules et lourds imposés jusque-là. Il fut, avec son maitre Noverre, le rénovateur des ballets.

Le nom de Noverre doit être retenu dans l'histoire de la danse, car il est le maitre incontesté, le maitre de tous temps, dont les écrits contiennent toutes les règles de l'art. Il était né à Paris en 1727 et, après d'heureux débuts à Fontainebleau et un séjour à Berlin, il avait tenté vainement de réformer les ballets. C'est à Lyon qu'il réussit à faire comprendre et applaudir ses nouvelles méthodes. Aussitôt, il est appelé à Stuttgard par le duc de Wurtemberg, et c'est là que Vestris va chercher ses leçons, étudier ses réformes et revient les appliquer à Paris. Ce n'est que bien plus tard qu'il revint à Paris, à la demande de la reine Marie-Antoinette, nommé maitre des ballets de l'Opéra et ordonnateur des fêtes du Petit Trianon.

Il y avait alors un maitre de ballet à l'Opéra et un autre au théâtre de la Cour, à Versailles. Les emprunts à l'Opéra étaient fréquents à Versailles, et, par là, une concurrence d'amour propre maintenait l'art à une grande hauteur parmi les danseurs et les danseuses.

Dupré a été le dernier maitre de ballet qui ait maintenu à l'Opéra les vieilles traditions du masque, des lourds vêtements et des pas solennels. Le poète Dorat tenait pour la manière de Dupré contre les innovations de Vestris:

Vestris, par le brillant, le fini de ses pas,
Nous rappelle son maitre et ne l'égale pas.

Vestris cependant n'était l'élève de Dupré que par le fait qu'il était entré à l'Opéra sous ses ordres. Il était l'élève de Noverre et de son propre génie. Mais il était aussi vaniteux que possible. Ses succès et sa fortune, devenue considérable, l'avaient complètement grisé. Il disait négligemment: "Il n'y a que trois grands hommes en Europe: moi, Voltaire et le roi de Prusse." Quand le grand Frédéric mourut, on lui dit: "Eh bien, vous n'êtes plus que deux!" Mais son fils, Auguste Vestris, avait grandi et le père répondit: "Allons donc; M. de Voltaire et moi ne venons pas à la hauteur de la jambe de mon fils!"

Il appelait son fils "le dieu de la danse!" Ce fils eut en effet des succès supérieurs encore à ceux de son père. Comme il dansait à Londres, le Parlement suspendit sa séance pour aller l'applaudir, et cependant il s'agissait à ce moment d'une question des plus graves. Il avait épousé une danseuse, Catherine Augier, dite Aimée, qui l'adorait et qui, affolée de jalousie, se donna deux coups de poignard et en mourut peu après.

Les deux Gardel étaient élèves de Vestris; l'un d'eux lui succéda, tandis que Duport, qui avait failli éclipser la gloire de Vestris, s'en allait en Russie. Il faut citer à cette époque Corall, Aumer et surtout Saint-Léon et le troisième Vestris, fils d'Auguste, mais pour peu de temps.

Saint Léon fut longtemps le maitre incontesté. C'est lui qui a fait "Coppélia" avec Nuitter. Petitpas et Mérante ont régné avec lui, et le dernier premier danseur qui ait touché de gros appointements fut Chopin, dit Chapuis, dont la fille a épousé le général André. Chapuis quitta l'Opéra au moment de la guerre de 1870, se réfugia à Bruxelles et mourut peu après.

Depuis lors, Vasquez a été un remarquable premier danseur, et M. de Soria a été un mime applaudi; mais c'est à peine si aujourd'hui le public prête attention aux danseurs, quel que soit leur talent.

Plusieurs rêvent d'une réforme de la danse; mais qui peut lutter contre les préférences et les habitudes du public?

LA GOMME.

Quand les conquistadores espagnols pénétrèrent dans l'Amérique centrale, un de leurs étonnements fut de voir que les indigènes mâchaient tous une substance visqueuse qui, disaient-ils, avait le privilège de donner du souffle et de combattre la fatigue. Cette coutume indienne, loin de se perdre, n'a fait que se développer; depuis trente ans, elle est devenue générale dans les Etats-Unis; elle commence à se répandre en Europe; elle a pénétré en Asie; depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'en Australie, il y a des amateurs pour chiquer de la gomme. La confection de cette gomme, disent les "Münchner Nachrichten", a donné naissance à toute une industrie. L'arbre qui la produit croît naturellement au Mexique et dans les contrées limitrophes; mais on en fait de véritables plantations, entretenues avec soin, car la culture en est très lucrative. Son fruit est un des aliments préférés des populations tropicales et son bois, extrêmement serré, est propre à maints emplois. Sa hauteur varie entre 7 et 15 mètres. Pour recueillir la résine, on pratique des incisions dans l'écorce et l'on fixe des calebasses au pied. Un arbre de vingt cinq ans fournit en moyenne de 20 à 25 livres par an. La gomme, façonnée d'abord en forme de pains, est chauffée ensuite dans des bassines de cuivre, où l'on y mêle de la vanille, de la menthe poivrée, du sucre et autres substances pour lui donner du goût. Sur le conseil des hygiénistes, on y ajoute parfois des drogues médicinales, telles que la pepsine. Quand elle a été séchée, découpée en morceaux et coquettement habillée de papier, la chique est prête pour la consommation. Pendant l'exercice 1909, celle-ci s'est élevée à 5,450,139 livres tandis qu'en 1885, elle n'était encore que de 929,959 livres. On ne s'étonnera pas que les prix aient monté. Les chiques de gomme fabriquées cette année en Amérique, représentent une valeur de 1,987,112 dollars.

LE GOUVERNEUR SANDERS EST ÉLU SÉNATEUR DES ETATS-UNIS.

Baton Rouge, 5 juillet.

M. Jared Y. Sanders, gouverneur de la Louisiane, a été élu aujourd'hui aux fonctions de Sénateur des Etats-Unis à la presque unanimité des deux Chambres de l'Assemblée Législative.

Quelques voix se sont portées sur M. John D. Wilkinson, de Shreveport, et sur le congressiste Broussard, de la Nouvelle Ibérie.

M. Sanders remplacera au Sénat des Etats-Unis le défunt McEnery, dont le mandat n'expirait qu'au mois de mars 1915.

La candidature de M. Sanders a été présentée au Sénat par M. John Marks, d'Assomption, et secondée par le sénateur T. C. Barret, de Caddo, beau-frère de l'ex-gouverneur N. C. Blanchard et président pro tem du Sénat.

Le sénateur J. W. Elder, de la paroisse Union, a prononcé ensuite un long discours rappelant les principaux faits de la courte mais brillante carrière politique du gouverneur Sanders, et déclarant que la Louisiane ne pouvait être mieux représentée au Sénat des Etats Unis.

M. Gleason, de la Nouvelle a ensuite pris la parole et a fait un éloquent éloge du gouverneur.

A midi, immédiatement après l'ouverture de la séance de la Chambre, M. Carey Thompson d'une voix forte a présenté la candidature de M. Jared Y. Sanders, pour succéder au défunt sénateur Samuel Douglas McEnery, à la Chambre haute des Etats-Unis. M. J. Henriques de la Nouvelle-Orléans, a secondé cette nomination en prononçant un éloquent discours. Ont encore pris la parole MM. William Polk de Rapides, O'Connor, de la Nouvelle-Orléans, Kalifki et Wall.

Un foule considérable accourue de toutes les parties de l'Etat se pressait dans les tribunes du Sénat et de la Chambre pendant l'élection.

A une heure le lieutenant-gouverneur Lambremont a annoncé que le résultat au Sénat donnait 37 voix au gouverneur Sanders et une au congressiste Broussard.

Ce vote unique a été déposé par la sénateur Gueydan qui appartient au même district que M. Broussard.

A la Chambre le résultat a été annoncé par le Speaker Dupré, qui a donné les chiffres suivants:

Gouverneur Sanders, 92 voix; John D. Wilkinson, 12 et Robert Broussard, 4.

Le nombre des membres des deux Chambres qui ont pris part à cette élection était de 146, dont 129 ont donné leurs voix au gouverneur Sanders.

Les deux Chambres se réuniront demain 6 juillet en assemblée conjointe pour prendre connaissance du résultat de l'élection, puis le lieutenant-gouverneur Lambremont annoncera officiellement que M. Jared Y. Sanders a été élu sénateur des Etats-Unis.

TESTAMENT.

Le testament de Eugène V. Quatrevaux a été homologué hier à la cour civile de district.

Le défunt lègue à son épouse un tiers des biens qu'il possédait au moment de sa mort; les deux autres tiers devant être partagés également entre son fils Gaston et sa fille Mme S. B. Brugier.

M. Gaston H. Quatrevaux est nommé exécuteur testamentaire sans caution.

Une condamnation.

Kansas City, 5 juillet—Le Dr B. C. Hyde, reconnu coupable d'avoir empoisonné le Col. Thomas H. Swope, le philanthrope millionnaire, a été condamné à la détention perpétuelle et aux travaux forcés par le juge Ralph S. Latshaw, de la cour criminelle d'ici, ce matin.

Meeting Républicain.

Les républicains des premier et deuxième districts congressistes de la ville se sont réunis hier soir au local du club rue du Canal et ont fixé la date des élections primaires au 1er septembre.

La situation entre la Compagnie des Cars et ses employés.

Aucun fait nouveau n'est survenu hier dans la situation entre la New Orleans Railway Company et ses employés.

Le conseil d'administration de la compagnie s'est réuni à 4 heures de l'après-midi, sous la présidence de M. McCloskey afin de prendre connaissance des dernières propositions du comité des employés.

Les résultats de cette conférence n'ont pas été publiés mais on sait que les directeurs sont en principe opposés aux nouvelles demandes des employés et maintiendront leur refus précédent.

La compagnie est déterminée à s'en tenir à sa contre-proposition présentée le 4 juillet, suivant laquelle elle est prête à conclure un nouveau contrat avec ses employés pour une durée de six ans, au même salaire que précédemment avec une augmentation d'un 1/2 sou par heure à partir de 1912.

Les employés de leur côté paraissent déterminés à maintenir leurs conditions qui sont: Contrat de trois ans et demi; avec salaire de 23 1/2 cents par heure pendant la première année; 24 1/2 cents pendant la seconde et 25 1/2 cents pendant les dix-huit mois suivants.

Il est probable que M. Mahon, président de l'Union, convoquera les employés en assemblée extraordinaire, mercredi soir, afin de leur communiquer les dernières propositions de la compagnie. Une décision finale sera prise à cette assemblée.

Au cas où les employés se prononceraient pour la grève, la compagnie romprait toutes négociations avec l'Union et prendrait des mesures immédiates pour engager un nouveau personnel soit à la Nouvelle-Orléans soit dans d'autres villes.

A 74 ANS DOIT UNE BELLE CHEVELURE A CUTICURA

Horreur Irritante, Ecailleuse du Crâne Faisait Tomber les Cheveux — Deux Médecins n'y Pouvaient Rien — Nièce Recommande Cuticura.

GUERIT CUIR CHEVELU ET FAIT REPOUSSER CHEVEUX

"Ma mère avait une très vilaine humeur à la tête que les médecins appelaient un eczéma, et pour laquelle je fis venir deux médecins. Sa tête était très malade et ses cheveux tombaient en dépit de leur traitement à tous les deux. Un jour sa nièce vint la voir et elle lui raconta combien ses cheveux tombaient et le peu de bien que lui faisaient les médecins. 'Tante, dit celle-ci, pourquoi n'essayes vous pas le Savon Cuticura et l'Onguent Cuticura?' Ma mère le fit et ils lui firent du bien, en sorte qu'elle commença bientôt à prendre des bains avec le Savon Cuticura suivis d'onctions d'Onguent Cuticura, et au bout de six mois elle n'avait plus de démangeaison, de brûlure et de croûtes à la tête et ses cheveux commençaient à pousser. Elle est très reconnaissante aujourd'hui au Savon et à l'Onguent Cuticura de la belle chevelure qu'elle a pour une vieille dame de soixante-quatorze ans.

"Quant à moi, j'avais un eczéma dans le genre du sien, mais à mes pieds. Aussitôt qu'il faisait froid mes pieds me démangeaient et me brûlaient, puis se fendaient et saignaient. J'eus alors l'idée de recourir aux soins de ma mère, le Savon Cuticura et l'Onguent Cuticura. Je m'en servis pendant quatre ou cinq hivers et j'ai maintenant les pieds aussi lisses que ceux de n'importe qui. Ellsworth Dunham, Hiram, Me., 30 Sept., 1909"

CE QU'A DIT BARNUM DU CUTICURA.

P. T. Barnum, le fameux directeur de cirque, écrivit une fois: "J'ai eu les Remèdes Cuticura parmi les articles que contenait ma pharmacie pendant mes représentations des trois dernières années, et je puis avec plaisir certifier qu'ils ont été efficaces dans tous les cas où il a fallu les employer."

Potter Drug & Chem. Corp., Seule Props., 135 Columbus Ave., Boston, Mass.

Expédié Gratis, Livre Cuticura sur les Maladies de la Peau.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 53. Commencé le 27 Mai 1910

LA FILLE SAUVAGE

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR

JULES MARY

DEUXIÈME PARTIE

Aventures de dix millions de bijoux

I

LILIANE AMOUREUSE

Suite.

Renaud Raigloe, enfin!....

Alors, il se sentit pris d'une immense pitié pour ce jeune homme.

Il avait beau se dire:

—S'il avait été condamné, j'aurais parlé!

Cela ne calmait point son regret, et devant Maurice, qui attendait dans son cabinet, un peu surpris de ce silence et de cette émotion, Denis Gervoise baissa involontairement la tête, parce qu'il avait commis une faute et qu'il n'était plus temps de la réparer.....

Non, il n'était plus temps de crier aux juges:

—N'allez pas plus loin dans vos soupçons et cessez de torturer cet homme.....

Du moins, s'il était trop tard pour lui donner cette réparation morale, Denis s'arrangerait à le rendre heureux. Il ferait sa fortune, il veillerait sur lui.... De près ou de loin, sa puissante influence protégerait cette victime, et puisqu'il avait été un de ceux qui avaient contribué à détruire ce bonheur, il serait, lui, Denis, celui qui le réédifierait!..

Maurice Bargeton, de plus en plus gêné par le singulier silence de Denis Gervoise, finit par dire en hésitant:

—Monsieur, je suis sans doute importun. Je n'ai fait, cependant, en me présentant d'aussi bonne heure, qu'obéir au désir que vous m'aviez exprimé.

Gervoise sembla s'éveiller.

Il eut un long soupir. Il s'aperçut seulement alors qu'il n'était pas seul, et, croyant avoir froissé le jeune homme, il lui tendit la main.

—Excusez-moi.. Vous n'êtes pas importun du tout, et je vous attendais.

Ils passèrent deux heures ensemble. Après quoi, Gervoise présenta Maurice aux principaux directeurs de sa maison.

—Au fait, dit-il tout à coup, j'ai oublié de vous demander si vous êtes en ménage, ici, et si vous êtes marié?

—Je ne suis pas marié.

—Libre complètement?

—Complètement, dit Maurice avec un sourire.

—Eh bien, restez à déjeuner avec nous.... J'ai encore tant de choses à vous dire....

Maurice eut une légère hésitation. On eût pensé que cette invitation, sans façon, le gênait, le prenait au dépourvu. Si courte, qu'elle eût été, Denis ne fut pas sans la remarquer.

Le pauvre garçon essayait de répondre:

—Je suis un peu sauvage.... Je n'ai pas l'habitude du monde .... et si je venais à déplaire, j'en serais doublement attristé à cause de la sympathie que vous me témoignes....

—Ce sera comme il vous plaira, cher monsieur.

—J'espère du moins, que vous ne m'en voudrez pas et que vous me pardonnerez mon insurmontable timidité?

—Oh! j'en aurai raison, à la longue.... fit Gervoise en riant.... Vous pouvez compter sur moi pour cela ... Et je vais même profiter de l'occasion pour vous donner un conseil.... Nous ne sommes pas dans le pays des gens timides.... Si vous voulez réussir.... ne craignez pas de vous montrer hardi....

Le voile de deuil s'épaissit sur les yeux de Maurice Bargeton.

Hardi, il l'eût été sans doute .... mais l'affreux drame de sa jeunesse avait tranché toute son énergie, toute sa volonté, toute son aventureuse audace....

Denis le comprit.

Maintenant qu'il avait deviné ce qu'était le jeune homme, il lisait dans cette âme clairement. Ce que Maurice appelait timidité et peur du monde, ce n'était que tristesse incurable et résolution prise de vivre dans la solitude sans se créer, autour de lui, des relation banales ou même des amitiés au milieu desquelles il resterait gêné et comme honteux avec son secret. Il ne voulait pas qu'un jour le hasard vint lui jeter à la face, devant ceux qu'il aurait ainsi trompés, son vrai nom, le nom qui avait compara en cour d'assises, le nom qu'on n'avait pas pu, sans doute, déshonorer entièrement, mais que l'on n'avait pas pu réhabiliter non plus.... Il restait, à ce nom, comme un lambeau de honte et d'infamie, et rien ne pourrait le lui faire secouer, l'en débarrasser, rien, si ce n'est la découverte du meurtrier de Villedieu et sa condamnation éclatante dans un procès retentissant.....

Espérance chimérique.....

Pour la seconde fois Gervoise tendit la main à Maurice:

—Suivez mon conseil, et, en tout....comptez sur moi....

Maurice était vraiment touché de cette amitié si franche et si prompte. Tout à coup, répondant à l'étreinte, il murmura, la voix sourde:

—Monsieur, je ne pourrai jamais vous exprimer ma reconnaissance.... et si vous saviez .... oui, si vous saviez....

On eût dit qu'il était prêt à révéler à cet homme le secret de sa jeunesse.

Mais il s'arrêta, sa gorge s'était contractée..... Non, ni Gervoise, ni personne ne saurait rien, rien, jamais, jamais!.... Il avait dit qu'il se referait une vie nouvelle.... Il referait cette vie loin de la France.... Il se tut.. Denis l'avait encore deviné, ce mouvement généreux pour tout dire.... et il répéta lentement, profondément:

—En tout, monsieur Bargeton, comptez sur moi!

C'est ainsi que Maurice — nous l'appellerons de ce nom, car Gervoise ne s'était pas trompé en reconnaissant Renaud — c'est ainsi que Maurice Bargeton entra chez Gervoise.

Il fut vite au courant de sa besogne délicate et compliquée, et Denis n'eut pas de peine à trouver en lui l'intelligence haute et, sûre, l'instruction étendue dont la lettre d'Hector Parabier lui avait parlé.

L'hiver était passé; le printemps était revenu, et depuis deux mois que Maurice travaillait auprès du riche industriel, Liliane et Jacqueline n'avaient pas eu l'occasion de le rencontrer.

Gervoise, seulement, leur avait dit:

—J'ai pris un nouveau secrétaire.... un Français.... fort bien, et qui serait même à peu près parfait, s'il n'était aussi sauvage.... Il vit seul, ne fréquente personne, en dehors de Parabier .... Du reste, ajouta-t-il avec une indifférence simulée, c'est son affaire.... Je l'ai déjà invité deux fois, il a trouvé le moyen de me refuser.... Cela est tout naturel, j'ai été ainsi dans le temps, mais comme je m'intéresse à lui et que cette timidité pourrait lui être défavorable, à la longue, je vais m'employer à en triompher.....

Quelques jours se passèrent encore.

Il se préparait une grande fête chez Gervoise.

Denis remit — lui-même — à Maurice l'invitation de Jacqueline.

Il lui dit:

—Il n'est pas bon de vivre ainsi loin des autres.... Vous avez votre vie à faire, des relations à vous créer.... Réfléchissez..

Maurice avait réfléchi. Il eût été imprudent et étrange de ne point paraître à cette fête.

Il accepta.

Elle eut lieu, splendide, car Denis Gervoise n'avait rien négligé pour en rehausser l'éclat. Il dépensait sans compter lorsqu'il s'agissait de bonnes œuvres, et le budget de charité de Jacqueline était inépuisable, mais il savait aussi se montrer prodigue lorsqu'il était son luxe, et il rivalisait alors de magnificence avec les plus fastueux de la grande cité américaine.

Dans le cours de la soirée, Maurice Bargeton fut présenté à Jacqueline.

Celle-ci, plus que jamais, éclatante dans sa parure élégante, dans sa toilette d'un goût délicat, avait, à ce moment, autour d'elle, une cour d'admiratrices, non d'envieuses, car d'autres étaient aussi belles, mais non plus, et elle avait écarté de sa personne l'odieuse envie à force de charme et de douceur. Elle était, partout où elle apparaissait, chez elle ou chez les autres, enveloppée d'une atmosphère de sympathie. Sa réserve timide avait plu, dès le premier jour, et quand on avait vu que le rapide, foudroyante, fortune de son mari ne changeait rien à son caractère, on lui en avait su gré. Son salon était très fréquenté, alors qu'au fond du cœur elle eût souhaité vivre en recluse, et ses fêtes attendues avec impatience et suivies avec passion.